

## Bruno Latour, un intellectuel au-dessus de tout

*«Le clivage essentiel de notre temps, n'oppose plus la gauche et la droite, mais ceux qui veulent d'urgence atterrir, c'est-à-dire renouer avec le Terrestre, et ceux qui entretiennent l'illusion d'une civilisation hors-sol.»*

*Bruno Latour*

Grâce au virus, l'écologisme va effectuer un bond en avant dans l'imaginaire des foules, plus confinées que jamais dans un individualisme que plusieurs décennies de néo-libéralisme n'ont fait qu'accentuer. Sous couvert de «sauver la planète» pour se sauver soi-même en sauvant les autres, le sauve-qui-peut généralisé qui pointe à l'horizon va engendrer entre les gens qui la peuplent une méfiance réciproque accrue. À cet égard, le port du masque et le traçage par e-phone, s'ils devenaient obligatoires, achèveront de faire de la «communauté humaine» évoquée et invoquée à tout bout de champ par les adeptes d'une «révolution verte» qui permettra au capitalisme de trouver une nouvelle jeunesse — aux sens propre et figuré —, un agrégat de monades isolées et craintives. Il reviendra à chacun de surveiller les autres et de se surveiller lui-même sous l'égide d'un État qui en sortira renforcé dans sa légitimité, donc dans l'usage de la

violence dont il détient le monopole et dont il use déjà, depuis la révolte populaire des Gilets jaunes, avec de moins en moins de parcimonie.

Les élucubrations de l'anthropo-sociologo-épistémologue Bruno Latour autour de Gaïa, nouvelle déesse proposées et bientôt imposée à l'adoration des foules, tombent donc à point. Et ce n'est pas un hasard s'il joue à l'École des larves de Sciences-Po un rôle de gourou pseudo-philosophique équivalent à celui de Lord On au Diplo. En plus caricatural encore, puisque ce retraité encore très actif de l'enfumage tous azimuts y était présenté sans rire aux futurs serviteurs diplômés de l'ordre établi, lors d'une «leçon inaugurale» de l'année 2019-2022, par le politicien juriste Olivier Duhamel, aussi aligné que lui, comme un «dérangeur», «perturbateur», «iconoclaste» et même «inclassable», pour faire bon poids. Ses supputations sur le «monde d'après» vont dans le même sens que celles de Lord On, mais selon des voies apparemment divergentes. L'un ne veut pas entendre parler de la fin du capitalisme tandis que l'autre se plait à parler d'elle comme si elle était sur le point de survenir. Mais le résultat ou plutôt l'absence de résultat est le même : les classes sociales et leur luttes brillent désormais par leur absence. Avec toutefois une différence : Lord On aime à s'y référer en vidant ces concepts de toute implication marxienne, c'est-à-dire pratique, tandis que Bruno Latour y substitue des «*classes géo-sociales*» non plus opposées entre elles mais œuvrant en chœur à l'avènement de la «société humaine» qui fait saliver Lord On. Pour tous deux, l'humanisme *new look* requis par l'entrée de l'humanité dans l'anthropocène est synonyme d'unanimité, non pour le déplorer mais pour s'en féliciter.

La «transition écologique» dont se réclament les Insoumis d'État n'a pourtant pas l'heur de plaire à Bruno Latour. Sans doute à cause des relents de socialisme auxquels reste accolé le mot «transition». «*Ce que j'entends de Mélenchon, c'est Germinal à la télé ! C'est sympa, mais c'est un jeu avec des pièces en costumes. Le problème est de trouver le costume qui corresponde à maintenant*». Cette déclaration de B. Latour a rempli d'aise le plumitif écologiste Hervé

Kempf qui l'interviewait, «*journaliste de l'environnement [sic] le plus réputé en France*» qui, depuis son départ de *L'ImMonde*, recycle les lieux communs les plus nases sur la thématique écolo pour se refaire une virginité «degôche» et mener à bien son plan de carrière. La répartie de Bruno Latour incite évidemment à poser la question du costume que lui-même conseille d'enfiler qui «corresponde à maintenant» —«dès maintenant !», dirait Halimou —, mis à part celui de valet stipendié d'un capital en crise (écologique) qu'il porte avec une indéniable aisance depuis des décennies, de conférences en colloques en passant par les séminaires et les cours. La suite vaut son pesant de carottes «bio». À lire Latour, la mixture écolo-socialo qui sert de brouet idéologique à une gauche reverdie ne serait qu'«*une variété de "greenwashing" des positions politiques traditionnelles*». Mais il faut prendre garde, dit Latour — une déformation patronymique de plus qui déplairait à Lord On mais que je ne pouvais rater—, «*ce n'est pas si facile de passer des classes sociales aux classes géo-sociales*». On va effectivement pouvoir juger de l'audace de ce saut périlleux conceptuel.

«*On ne peut pas faire cela d'un seul coup* » car «*ça reprend les questions de genre, de colonisation, d'inégalités, de mode de vie. On ne peut pas simplement y ajouter à la question sociale.*» Comme celle-ci est moins que jamais résolue, le plus simple serait purement et simplement de la retrancher du reste ou de la noyer dans un salmigondis de faux problèmes et de faire comme si elle ne se posait plus. Et c'est bien de que fait Bruno Latour qui préfère nous faire goûter à son tour à la mélasse du «sociétal» que la bobocratie s'évertue d'accommoder depuis la fin du siècle dernier avec quelques zestes de «justice sociale» et d'«équité» pour faire croire qu'elle est encore «degôche». On pourrait d'ailleurs suggérer à Bruno Latour d'organiser avec le concours des Amis du Diplo une conférence, gesticulée si possible, avec Mona Chollet et Razmig Keucheyan, Évelyne Pieiller animant le tout pour pimenter le débat.

Une interrogation taraude cependant Hervé Kempf, intrigué par le

néologisme balancé par Bruno Latour : «*Qu'entendez-vous par ce terme de classes "géo-sociales"?*» À défaut d'être géographe, celui-ci enfile pour le coup sa tenue de sociologue : «*Ce sont les différentes parties prenantes qui se trouvent sur un territoire. Cela peut être des humains. Mais aussi des humains avec les semences qu'ils préfèrent avoir, les loups avec lesquels ils sont prêts à cohabiter ou pas, les éoliennes avec lesquelles ils sont prêts à vivre ou pas, etc.* » À peu de choses près, ou plutôt d'être, Latour suit Lord On dans l'une de ses «orientations» pour la «conservation des vies humaines» qui implique «décisivement la plus grande considération pour les existences non-humaines». Et Latour de préciser — en fait, de s'embourber dans la vase idéologique qu'il tient pour scientifique — : «*Les classes géo-sociales sont des alliances entre des groupes sociaux qui ne sont plus définis par leur position dans le système de production, mais par leur cohabitation choisie sur un territoire*». Pour s'en tenir aux humains en laissant de côté les semences, les loups et autres éoliennes, on avait pourtant cru jusqu'ici que les «groupes sociaux», c'est-à-dire dire en premier lieu les classes puisque c'est d'elles dont il est question dans le dialogue avec Kempf, étaient «*définis par leur position dans le système de production*». Mais, pour Latour, les concepts de rapports de production et de mode de production n'ont aucune valeur puisqu'ils ont été forgés à seule fin de critiquer l'économie politique capitaliste. Qu'on se le dise : «*toutes ces questions ont un rapport avec la notion de ressources*». Avec ce vocable, ô combien polysémique, nous voilà bien avancés... dans la régression théorique !

Mais Latour ne s'arrête pas là. Pour étayer son innovation conceptuelle, il va enfoncer une série de portes ouvertes depuis longtemps par les chercheurs, qu'ils soient géographes, sociologues ou anthropologues, relevant de courants ayant pris l'urbanisation du capital pour objet... et pour cible de leurs analyses. Mais Latour prend soin, évidemment, d'évacuer toutes les critiques contre elle. Ainsi nous apprendra t-il que «*les questions politiques sont des questions territoriales*», révélation qui n'a rien d'un scoop scientifique, encore qu'il

aurait pu quand même préciser qu'elles ne sont pas que cela. Pour peu que que l'on s'intéresse, par exemple, à l'impérialisme d'aujourd'hui, à la transnationalisation en cours ou, à une échelle plus restreinte, à la métropolisation, à la ségrégation urbaine, à la «gentrification» ou encore à la spéculation immobilière, c'est un lieu commun de constater que *«les questions politiques sont des questions territoriales»*, et même, en inversant les termes de la formulation de Latour, que les questions territoriales sont aussi des questions politiques». Ce qui ne serait, il est vrai pas du goût de quelqu'un qui passe son temps à élaborer de *«nouveaux éclairages»* pour aborder les *«problèmes de société»* en omettant soigneusement de rappeler que celle-ci demeure capitaliste et tout ce que cela implique, problèmes écologiques compris.

Si le temps ne m'était pas compté, je pourrais continuer à pêcher des perles du même acabit idéologique dans la suite de l'entretien. Je ne peux m'empêcher cependant, dans la foulée de l'impératif édicté par Latour de *«reterritorialiser les questions politiques»* d'évoquer les mises en pratiques qu'il choisit pour en attester le bien-fondé. De manière surprenante à première vue, c'est la lutte menée contre le projet d'aéroport à N-D des Landes qui lui apparaît comme l'une des applications les plus prometteuses de ce précepte. À première vue, pourtant, ce projet apparaissait comme typique de l'urbanisation capitaliste. Inscrit dans le cadre de la «métropolisation» de l'aire urbaine nantaise pour aider la capitale bretonne à consolider sa place de «ville mondiale» face à la concurrence, «libre et non faussée», bien sûr, de ses rivales en France, avec la société de construction Vinci comme première bénéficiaire, en pole position au CAC 40, jusqu'à la dégringolade de milieu mars 2020. On pouvait donc en déduire que l'opposition résolue à ce genre de projet participait du nouveau «front spatial» ouvert contre le capitalisme depuis les années 70 du siècle dernier. Ce n'est pourtant pas ce qu'en pense B. Latour pour qui la ZAD mise en place pour le bloquer n'était que la concrétisation du concept de *«zone critique»*. Critique de quoi ? Pas du capitalisme. Quand les Zadistes proclamaient «Nous sommes contre l'aéroport et son monde», cela ne signifiait pas pour B. Latour affronter un monde soumis au

règne de la bourgeoisie pour en finir avec lui, mais «une guerre de mondes». Entre celui des «élites» qui «sont d'accord pour s'en aller» du monde terrestre, «pour se couper», et «nous, les autres», pour qui «la question importante à se poser, c'est de se demander où, nous, nous allons atterrir ? »

D'où l'apport inestimable de ce concept de «zone critique» mis sur orbite universitaire par B. Latour, qui va donner lieu à de multiples rencontres et expositions dans des lieux prestigieux, ainsi qu'à des ouvrages luxueux et donc coûteux qui lui permettront de briller aux frais de fondations privées ou des contribuables. En effet, «la description de ce lieu d'atterrissage est le travail commun des scientifiques, des activistes, des artistes, des politiques.» Est-ce à dire que les «élites», c'est-à-dire la classe possédante et dirigeante mondialisée et ses fondés de pouvoir technocratiques devront aller se faire voir ailleurs, sur la lune ou une autre planète ? «Est-ce qu'on absorbe un monde où il faudrait cinq Terres alors qu'il n'y en a qu'une ?», s'interroge B. Latour. Rassurons aussitôt les exploités et les profiteurs en tous genres : «Ces questions deviennent communes. Et l'alliance à faire pour y répondre inclut aussi bien des libéraux que des néolibéraux et que des populistes.» Une nouvelle Sainte Alliance où l'on perd de vue l'ennemi, qui inquiète tout de même un peu Hervé Kempf. «Sauf que les néolibéraux, objecte-t-il, ne remettent pas en cause l'extension des inégalités.» La réponse B. Latour est fulgurante: «On n'a pas le choix de ses alliés possibles. Ce sont eux qui ont les ressources.» Celles qui, entre autres, subviennent aux besoins de reconnaissance sociale de B. Latour, non négligeables, comme on le verra plus loin.

Il faut dire que la vision œcuménique de la «cosmologie» revue et corrigée sous l'angle écologique par B. Latour, où la structure, l'origine et l'évolution de l'Univers sont abordées en faisant totalement abstraction des clivages et des antagonismes de classes entre les humains qui l'habitent, est fortement imprégnée de christianisme, comme il le reconnaît lui-même. Au demeurant, la Terre, avec un H majuscule, qu'il tient à distinguer de la planète terrestre, a une forte parenté avec la terre promise. «L'autre énorme avantage de la

*situation [l'«urgence écologique»] est qu'elle ouvre la possibilité d'inventer une nouvelle Terre qui n'est pas le globe, notamment avec l'approche des "communs". » On retrouve là le crédo des penseurs anarchoïdes de *Lundi matin*. Et B. Latour de renchérir : «Je n'exagère pas quand je dis qu'il s'agit de la découverte d'une nouvelle Terre [...]. On est comme au XVI<sup>e</sup> siècle. Des aventuriers découvrent une Terre nouvelle et ça change tout. » Passons sur le génocide et l'esclavage des populations latino-américanisés. C'est là pour B. Latour et ses pareils un sujet hors-sujet ! Mieux vaut le suivre dans son irrésistible ascension vers le ciel éthéré de la révélation. «Ce qui m'intéresse dans la phrase "C'est la nature qui se défend", c'est l'allusion à quelque chose qui est une forme de pouvoir souverain. La politique est maintenant sous la contrainte d'une forme de pouvoir que moi, j'appelle Gaïa, et qui donne une autre occasion de définir la politique. Ce n'est pas une politique d'êtres humains entre eux. C'est une autre politique.» Une autre politique qui mène directement... au Vatican.*

En effet, outre que «dans les arts, on trouve un tout nouvel intérêt pour la question du sol, de la terre, de l'appartenance et de Gaïa, dans la religion, on a déjà l'encyclique du pape, se félicite B. Latour. «En quoi l'encyclique "[Laudato Si](#)" est-elle importante ?», demande H. Kempf, tout de même un peu interloqué. «Elle est capitale. C'est LE grand texte qui fait une liaison entre la question de la pauvreté et la question écologique. » Tant pis pour Marx et ses suiveurs «radicaux» des campus d'outre-Atlantique qui ont souligné pourquoi et comment l'accumulation capitaliste détruit à la fois l'homme et la nature ! «C'est le texte qu'aurait dû écrire un ou une écologiste en position de pouvoir, poursuit B. Latour sur sa lancée. C'est la première fois qu'on entend dans un langage simple que la question de la pauvreté et la question écologique sont la même question. C'est très important et cela a un peu bougé, malheureusement pas beaucoup, les chrétiens. »

Quittons maintenant ces territoires réenchantés où B. Latour invite les ravis de la crèche escrologiste à batifoler, pour redescendre sur terre, celle des préoccupations bassement terre-à-terre, si l'on peut dire, qui animent le gros des terriens, le commun des mortels à qui

important avant tout des choses communes comme un niveau de vie et une existence connables. À en juger néanmoins par le train de vie de B. Latour, «l'approche des communs» qu'il préconise *urbi et orbi* pour l'humanité ne doit gère le concerner personnellement sinon comme l'un des thèmes sur lequel il a bâti sa réputation de savant omniscient parmi cette «élite» aux contours flous à laquelle il apporte son concours, ne serait-ce qu'en dispensant ses lumières dans les établissements d'enseignement huppés où elle se reproduit. Même si la solidarité intrinsèque de B. Latour avec ladite «élite» de fait pas de doute, ce concours n'a rien de désintéressé à en juger par les gratifications tant matérielles que symboliques que lui vaut cette participation à la formation des nouvelles générations de la classe dominante. En dresser la liste exigerait des pages. Contentons-nous d'en énumérer quelques unes, parmi les plus emblématiques d'un carriérisme et d'une soumission sans faille aux pouvoirs en place.

Chevalier de la Légion d'Honneur, sous Sarkozy (2012), puis, sous Macron, fait officier de l'ordre du mérite par Nicolas Hulot, alors ministre de l'écologie (2017). Titres honorifiques universitaires : doctorats Honoris causa décernés par les universités de Lund (Suède), Lausanne (Suisse), Montréal (Canada), Göteborg (Suède), Warwick (Angleterre), Edimbourg (Écosse). Autres hochets académiques : Prix Bernal décerné par la Society for the Social Studies of Science, Prix Roberval du Livre et de la Communication grand public, prix de l'Académie française Raymond de Boyer de Sainte-Suzanne, Médaille d'honneur de université de Bologne, prix Siegfried Unseld à Francfort, Nam June Paik Center Award en Corée, Prix pour la culture de l'Université de Munich, membre de l'American Academy of Arts and Sciences, [le Prix Holberg](#) (considéré comme le Prix Nobel pour les sciences sociales et les humanités)... Nominations : chaire Spinoza de l'université d'Amsterdam (2005) — Lord On a dû en pâtir d'envie —, [Gifford Lectures](#) en Théologie Naturelle à Edimbourg (2013), *Tanner lectures* à l'University de Yale (2014), membre associé de l'Académie royale de Belgique (2014), *professor-at-large* à l'université Cornell (2014), Albertus Magnus *professor* à l'université de Cologne (2015),



correspondant étranger de la Royal Danish Academy of Sciences and Letters (2017) etc. En prime, quelques cadeaux moins prestigieux, tels un colloque de Cerisy en juin 2007 à l'occasion des 60 ans de B. Latour ou une médaille d'or de la Ville de Toulouse pour sa participation au festival Novela, sans compter, si l'on peut dire car elles sont souvent substantielles, des subventions officielles ou d'autres plus ou moins dissimulées.

Il faut mentionner ici le rôle clef joué par Bruno Latour comme mentor du sulfureux Richard Descoings, directeur pendant 16 ans de l'Institut d'Études politiques de Paris, dont la mort sordide dans un hôtel new-yorkais a donné lieu à de multiples ragots sur lesquels il n'est pas utile de revenir. Payé 4 à 5 fois le salaire mensuel moyen d'un professeur d'université, comme l'avait révélé la Cour des Comptes après son décès, le patron de Sciences Po a su se monter généreux avec l'un de ceux qui l'ont aidé à «rénover» l'établissement dont il avait pris la tête, qu'il s'agisse d'enseignement ou de recherche. C'est grâce à lui, en particulier, que Bruno Latour a pu jouer à grands frais le globe-trotter de par le monde universitaire en tant que VIP de l'intelligentsia hexagonale. Il faut dire que ses trouvailles avaient de quoi épater ses collègues étrangers, que ce soit en accouplant les sciences politique — qui n'ont, il est vrai, de science et de politique que l'appellation —, à l'innovation artistique «branchée», ce qui valu à ce collage inédit d'être intronisé dans la prestigieuse université de Harvard, ou par le biais d'inventions conceptuelles de derrière les fagots comme la création d'un «Parlement des choses», à valeur constitutionnelle, où celles-ci seraient *«représentées par des scientifiques ou des personnes reconnues pour leur compétence dans un champ particulier, au même titre*

*que les députés traditionnels représentent aujourd'hui les citoyens»*. Étant donné le statut de pions électoraux auquel la démocratie dite représentative a réduit ces derniers, cette proposition est finalement moins farfelue que ce qu'elle pourrait paraître au premier abord.

En tout cas, personne ne s'étonnera, sauf évidemment

l'«intéressé», de voir les chercheurs [Alan Sokal](#) et [Jean Bricmont](#) classer B. Latour parmi les « imposteurs intellectuels » *made in France* de premier rang, en bonne compagnie aux côtés de [Jacques Lacan](#), [Julia Kristeva](#), [Luce Irigaray](#), [Jean Baudrillard](#), [Gilles Deleuze](#), [Félix Guattari](#) et [Paul Virilio](#). Les deux compères avaient osé critiquer le premier pour son utilisation fantaisiste de la [théorie de la relativité](#), poussant l'insolence, devant ce cas typique d'imposture consistant à « *parler avec une assurance que la compétence des auteurs ne justifie nullement* », jusqu'à soupçonner ironiquement B. Latour de « *se demander s'il n'a pas appris quelque chose à Einstein* ». Ce qui mit ce dernier en fureur, accusant Alan Sokal d'« *arrière-pensées politiques* » dans sa démarche ». Car il va de soi, que seul B. Latour a l'autorité suffisante pour (re)définir ce qu'est la science et la politique dans cette « époque de mutations sans précédent » où la question écologique achève de reléguer la question sociale à ce « monde d'avant » que les deux chercheurs étrangers, englués un progressisme politique dépassé s'évertuent à perpétuer. Il faut dire qu'avec son complice physicien et philosophe des sciences belge, le mathématicien étasunien Alan Sokal, physicien également, avait osé commettre un crime de lèse-sommité : tourner en dérision cette spécificité qui fonde une bonne part de ce qui subsiste de « l'exception culturelle française », et que le monde entier — celui des lettrés, du moins — nous envie, à savoir l'existence d'une caste d'intouchables d'un nouveau genre, celle des penseurs de haute volée tout terrain dont Bruno Latour est un incontestable spécimen.